

LES INSCRIPTIONS PERSANES DE GHAZNI ET LEUR CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE

Il n'y a pas un savant qui ne connaisse ce que représente Ghazni pour l'Afghanistan.
Ghazni est pour l'Orient ce que Rome représente pour le monde occidental.

Dinu Adamesteanu

1.1 Les fouilles et les recherches sur les sites islamiques de Ghazni

Ghazni est la capitale actuelle d'une province de l'Afghanistan centre-oriental portant le même nom. La ville se situe à une distance de 136 km à vol d'oiseau de Kaboul, sur un plateau d'environ 2.200 m. d'altitude ; elle est traversée du nord au sud par une rivière, le *Ġaznī rūd*, et délimitée au nord-est par des reliefs (Pl. I.1, 2). Le noyau historique de la ville est compris entre la rivière et ces reliefs, tandis que les quartiers modernes se sont développés vers le sud-ouest (Pl. II.1). Suite aux explorations conduites par quelques voyageurs occidentaux entre le XIX^e et le début du XX^e siècles (4.2.2), des missions archéologiques françaises et italiennes ont porté leur intérêt sur Ghazni et ont effectué des prospections et campagnes de fouilles dans la ville et ses alentours.

1.1.1 Les missions archéologiques en Afghanistan jusqu'en 1978

Une première prospection à Ghazni a été conduite en 1923 par André Godard, membre de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan (dorénavant DAFA) qui avait obtenu, un an auparavant, le privilège de fouilles archéologiques en Afghanistan. Dans un bref article paru en 1925, Godard décrivait ainsi sa visite des lieux :

Au cours du séjour que nous y avons fait en juillet 1923, nous avons pu pénétrer dans les mosquées, les ziyarats et les tombeaux de la ville et de ses alentours. Nous y avons retrouvé la tombe de Sévuk Tékiné, père de Mahmoud ; celle de son fils Mas'oud, ainsi que de nombreux fragments décoratifs ayant appartenu aux monuments de l'époque ghaznévide.¹⁸

Les relevés photographiques de Godard ont été examinés par Samuel Flury qui en a tiré une analyse minutieuse des inscriptions et des décors architecturaux.¹⁹ L'étude de Flury

¹⁸ Godard 1925, p. 58.

¹⁹ Flury 1925.

constitue encore un point de départ incontournable pour la connaissance de la tradition épigraphique des Ghaznavides.

Toutefois, les prospections de Godard n'ont jamais abouti à des fouilles dans la région de Ghazni et, par la suite, la DAFA a poursuivi ses enquêtes ailleurs en Afghanistan. Entre 1949 et 1951, la Délégation a été active sous la direction de Daniel Schlumberger dans la région de Bust et, en particulier, sur le site de Laškārī Bāzār qui conservait les vestiges de plusieurs bâtiments civils et religieux ghaznavides.²⁰

Au milieu des années 1950, Giuseppe Tucci, président de l'IsMEO (Istituto per il Medio ed Estremo Oriente, devenu par la suite IsIAO, Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente), a conclu un accord avec le gouvernement de l'Afghanistan pour entreprendre des enquêtes archéologiques dans la région de Ghazni. À la même période, Alessio Bombaci s'est chargé d'une étude approfondie des sources, avant d'accompagner Tucci dans une inspection préliminaire de la ville, qui a eu lieu en 1956.²¹

L'année suivante, la première campagne de la Missione Archeologica Italiana in Afghanistan (dorénavant MAIA) a été conduite par Bombaci et Umberto Scerrato. Elle s'est avérée une campagne heureuse grâce à la découverte de deux sites islamiques (Pl. II.1, n^{os} 2, 3) : un palais royal ghaznavide (1.2), et une résidence privée (Pl. II.2). Cette résidence a été nommée par les archéologues la « Maison des lustres », suite à la découverte d'un petit trésor de céramiques à décor de lustre métallique en bon état de conservation. Elle semble avoir été principalement occupée dans la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle et jusqu'à l'arrivée des Mongols en 618/1221, qui semble avoir causé son abandon soudain.²² Les fouilles de la Maison ont été achevées durant cette première campagne, tandis que les enquêtes archéologiques dans le palais se sont prolongées au cours des campagnes suivantes, dirigées, au fil des ans, par Scerrato et Dinu Adamesteanu. En 1959, un nouveau chantier archéologique a été ouvert sur une colline dite de Tepe Sardar, à environ 2 km au sud de Rawza, où ont été mis au jour les vestiges

²⁰ Schlumberger et Sourdel-Thomine 1978 ; Ball 1982, I, n^o 685, p. 176, 177.

²¹ Bombaci 1957 ; *Id.*, 1959.

²² Scerrato 1959, p. 42-52. Cette chronologie est confirmée par les recherches sur le matériel céramique provenant du site, conduites dans le cadre de la thèse d'Agnes Fusaro (Sapienza Università di Roma, 2014). Ces analyses révèlent aussi que le site était déjà occupé dans la première moitié du VI^e/XII^e s. Fusaro 2014, p. 253-260, *Id.* 2015, p. 10-13.

d'un site bouddhique occupé entre les I^e-III^e et les VIII^e-IX^e siècles ap. J.-C.²³ Les campagnes conduites entre 1966 et 1976 se sont principalement concentrées sur ce site.²⁴

Parallèlement aux fouilles archéologiques, les membres de la mission ont pu visiter un musée existant à Rawza (« Antiquarium »), où étaient exposés certains éléments en marbre qui ont été publiés par Bombaci.²⁵ Ils ont également effectué des prospections dans les cimetières et *ziyāras* de Ghazni, contenant d'abondants matériaux de remploi datant de l'époque pré-mongole, et mené des explorations dans des sites mineurs de la région. De plus, la MAIA s'est investie dans la restauration des anciens monuments de l'Afghanistan et dans l'agencement de sites d'intérêt touristique et de musées. En 1966, suite à un accord sur la répartition des matériaux archéologiques entre l'Afghanistan et l'Italie, un lot d'objets a été transféré au Musée National d'Art Oriental à Rome ; un deuxième lot a été destiné au Musée National de Kaboul et une partie des matériaux est restée à Ghazni. Certains de ces objets étaient désormais exposés à l'intérieur du mausolée de 'Abd al-Razzāq, préalablement restauré et transformé en Musée d'art islamique (Pl. III.1). Le programme des restaurations prévoyait également la consolidation et la couverture partielle des sites du palais royal et de Tepe Sardar, en vue de leur muséification, ainsi que des travaux de restaurations des deux minarets et de la *ziyāra* de Šarīf Ḥān (4.2). Finalement, en 1976, la mission a entrepris la construction d'un nouveau Musée archéologique dans la ville moderne de Ghazni (*šahr-i naw*), principalement destiné à accueillir les collections préislamiques de Tepe Sardar. Ces nombreux projets étaient encore inachevés à la fin de la campagne de 1978 et auraient dû voir le jour dans les années suivantes. Mais l'histoire en décida autrement. L'invasion soviétique de l'Afghanistan en 1979 empêcha les archéologues de retourner sur le terrain et marqua le début d'une longue phase de bouleversements politiques dans le pays qui n'a pas encore retrouvé sa stabilité à l'heure actuelle.

Les efforts accomplis par la MAIA en vue de la valorisation et de l'étude du patrimoine archéologique afghan sont indéniables. Cependant, les enquêtes dans la région de Ghazni ont été troublées dès le début par la menace de fouilles clandestines et de pillage des sites, par les interruptions fréquentes des travaux et par les dégâts causés par les hivers très

²³ Pour une vue d'ensemble sur le site et les matériaux bouddhiques, voir Filigenzi 2009.

²⁴ Pour une chronologie des activités de la MAIA jusqu'en 1978, voir < [http://ghazni.bradypus.net/sites/default/images/articles/media/1/Chart of the activities of the Italian Archaeological Mission in Afghanistan up to 1978.pdf](http://ghazni.bradypus.net/sites/default/images/articles/media/1/Chart%20of%20the%20activities%20of%20the%20Italian%20Archaeological%20Mission%20in%20Afghanistan%20up%20to%201978.pdf) > (dernière consultation juillet 2017).

²⁵ Bombaci 1959, p. 11, 12, n^{os} V-VII ; Bombaci 1966, n^{os} 98-100. Voir aussi 9.1.3.

sévères. La présence trop épisodique des archéologues sur le terrain et l'impossibilité de mener à terme leurs différents projets, ont entraîné une publication fragmentaire et partielle des données, qui contraste avec l'ampleur de la documentation matérielle et photographique produite par les fouilles et les prospections.

Ainsi, en ce qui concerne les enquêtes sur les sites islamiques, seuls les résultats des trois premières campagnes ont fait l'objet d'une publication,²⁶ tandis que, par la suite, les membres de la mission se sont limités à rendre compte de l'avancement des travaux à travers les rapports d'activité parus à la fin de chaque campagne dans la rubrique « IsMEO activities » de la revue *East and West*.²⁷ La seule monographie publiée par les membres des premières missions est celle consacrée par Bombaci à l'étude de l'inscription de la cour du palais.²⁸ De plus, plusieurs livres d'inventaire, cahiers de fouilles et annotations des archéologues appartenant aux archives de l'IsIAO, sont aujourd'hui conservés à l'Université de Naples « L'Orientale ».²⁹

Une lacune importante concerne la cartographie des sites qui ont fait l'objet de fouilles ou de prospections. En effet, les cartes archéologiques du palais qui ont été conservées sont celles élaborées dans les phases finales de la fouille. En revanche, les plans tracés pendant les premières campagnes sont perdus, si bien qu'il est assez difficile d'identifier les lieux de découverte exacts des trouvailles enregistrées dans les inventaires. De plus, un plan topographique détaillé de la ville qui permette de localiser les nombreuses *ziyāras* recensées par la mission, dont certaines ont disparu ou ont subi des altérations profondes aujourd'hui, n'a jamais été réalisé. À cela s'ajoute le fait que les relevés photographiques issus des prospections sont souvent difficiles à lire : ils montrent des détails des monuments, plutôt que l'ensemble de leur structure et du paysage environnant et ils sont accompagnés par des indications géographiques assez vagues (ex. « nécropole orientale », « nécropole occidentale », etc.).

En dépit de ces limites, les rapports inédits, les photographies et négatifs, les dessins et moulages que la mission a réalisés au cours des nombreuses campagnes à Ghazni constituent des sources d'importance fondamentale pour la connaissance de l'histoire de

²⁶ Bombaci 1959 ; Scerrato 1959 ; Adamesteanu 1960.

²⁷ Pour une bibliographie complète, voir < http://ghazni.bradypus.net/islamic_bibliography > (dernière consultation juillet 2017).

²⁸ Bombaci 1966. Cet ouvrage représente un point de départ incontournable pour notre travail de thèse et nous reviendrons plus en détail sur ses contenus (1.3.2).

²⁹ Ces documents ont été déplacés suite à la fermeture de l'IsIAO en 2012, par les soins de la directrice et de la directrice adjointe de la mission, Anna Filigenzi et Roberta Giunta, professeurs à « L'Orientale ».

cette ville.³⁰ En effet, ces documents nous livrent un témoignage unique de nombreux vestiges et matériaux tels qu'ils se présentaient avant les décennies de guerres et turbulences qui, depuis la fin du XX^e siècle, ne cessent de mettre en péril le patrimoine culturel de l'Afghanistan.

1.1.2 Les recherches récentes (1999-2017)

Les activités en Afghanistan

Pendant l'occupation soviétique de l'Afghanistan (1978-1989) les phénomènes des fouilles clandestines et des pillages massifs des antiquités, destinés à alimenter le marché illégal de l'art, ont pris de l'ampleur. Une phase que Roland Besenval a décrite comme « les années noires du patrimoine archéologique d'Afghanistan (1980-2001) » a débuté.³¹ La situation s'est aggravée après 1992, à la suite du passage du pouvoir aux *mujāhidīn* et du déclenchement des guerres intestines entre leurs différentes factions. Parmi les événements les plus dramatiques qui ont eu lieu au cours cette période, nous évoquons l'explosion qui a causé, en 1993, l'incendie du premier étage du Musée National de Kaboul.³² Cette attaque du musée a attiré l'attention de la communauté internationale : les Nations Unies sont intervenues à Kaboul pour limiter les dégâts et, en 1994, l'ONG internationale SPACH (Society for the Preservation of Afghanistan's Cultural Heritage) a été fondée à Islamabad avec l'objectif de contribuer à la préservation des monuments et des collections afghans. En 2001, un décret émis par le régime des Talibans incitait à la destruction du patrimoine artistique préislamique : cela causa le ravage des collections muséales et d'autres monuments majeurs, parmi lesquels les trois bouddhas géants de Bamiyan.

La région de Ghazni n'a pas été épargnée par ces vagues de dévastation successives. En 1999, le directeur de la MAIA, Maurizio Taddei, est retourné sur le terrain pour effectuer une mission de reconnaissance pour le compte de la SPACH et il a pu constater la ruine des sites archéologiques, laissés sans abri contre la menace des agents météorologiques,

³⁰ Pour un examen approfondi de cette documentation, voir Giunta 2005*b*, p. 474, 475.

³¹ Besenval 2013.

³² Besenval 2013, p. 78. En 1989-1990, des déplacements préventifs des collections du musée, réparties entre les réserves du sous-sol, les coffres de la banque centrale d'Afghanistan et d'autres bâtiments publics et privés avaient eu lieu. Des transferts ultérieurs des matériaux ont été effectués après 1994 (*Id.*, p. 75, 78, 80).

ainsi que le pillage des objets conservés *in situ* et dans l'ancien dépôt de la mission, qui avait été rasé entretemps.³³ Des nouvelles campagnes de la MAIA ont eu lieu entre 2002 et 2004 sous la direction de Giovanni Verardi et, ensuite, d'Anna Filigenzi (IsIAO). Assez tôt au cours de ces missions, les archéologues ont réalisé que la population locale avait réussi à mettre en sûreté une quantité inespérée de matériaux au cours des trente années précédentes. En effet, une partie des objets préalablement conservés au Musée de Rawza (fermé depuis les années 1980), dans le dépôt de la MAIA et dans la zone du palais avaient été déplacés et cachés. Il s'agit en particulier des marbres transférés dans une structure qui avait été conçue pour abriter le Musée archéologique du *šahr-i naw*, projeté par les Italiens mais resté inachevé. Par la suite, nous appellerons cette structure « nouveau dépôt ». Un deuxième lot de matériaux avait été transféré dans les réserves du Musée National de Kaboul. Néanmoins, plusieurs éléments avaient subi des endommagements et ceux gardés dans le nouveau dépôt étaient menacés par les infiltrations d'eau (Pl. III.2).

Les missions effectuées entre 2002 et 2004 ont été principalement consacrées à la localisation, réorganisation et classification des matériaux conservés à Ghazni et à Kaboul.³⁴ Les trouvailles de plus petite taille comme les métaux, les lustres métalliques, les objets en verre et en bois et les monnaies avaient entièrement disparu ; mais des pertes conséquentes concernaient aussi les marbres qui avaient été laissés sur place dans les sites et les monuments funéraires des cimetières. En revanche, la majorité des collections du Musée de Rawza et des objets gardées dans l'ancien dépôt MAIA ont été repérés et photographiés. De plus, un bon nombre de matériaux non enregistrés précédemment ont été relevés par la mission au cours des années 2000.³⁵

Depuis 2004, l'instabilité politique et l'insécurité de la région ont empêché les membres de la MAIA d'effectuer des missions régulières à Ghazni, alors que plusieurs inspections ont eu lieu dans le Musée National de Kaboul et dans ses réserves. En 2013, la ville de Ghazni a été nommée « Asian Region's Capital of Islamic Culture » par l'ISESCO (Islamic Educational, Scientific and Cultural Organization). À cette occasion, plusieurs *ziyāras* ont été rénovées et un nouveau Musée Islamique a été inauguré, à l'intérieur du *compound* du gouverneur (Pl. III.3.a). Deux membres de la mission, Roberta Giunta et Danilo Rosati, ont contribué à l'aménagement de ce musée où une

³³ Taddei 2000.

³⁴ Giunta 2005b, p. 474, 475 ; *Id.* 2009, p. 100-102. De plus, un chantier de fouille a été rouvert à Tepe Sardar qui était le site le plus endommagé, car dévasté par les Talibans et utilisé ensuite comme avant-poste militaire.

³⁵ Giunta 2005b, p. 475-480.

dizaine de salles d'expositions étaient destinées à accueillir une partie de la collection précédemment exposée au Musée de Rawza. Malheureusement, en septembre 2014, le nouveau musée a été presque complètement détruit suite à une explosion (Pl. III.3.b). Certains objets restés sur place et gravement endommagés ont été transférés au Musée de Kaboul.³⁶ Dans ce même musée, la MAIA, avec le soutien de l'UNESCO, travaille actuellement à la réorganisation d'une salle consacrée à Ghazni, où seront exposés plusieurs objets islamiques actuellement en cours de restauration.

Les projets en cours

Dans les années 1990, Scerrato a décidé de reprendre l'étude des données issues des recherches à Ghazni et, avec l'assistance de l'architecte Rosati, il a commencé à travailler à la reconstitution axonométrique du palais royal ghaznavide.³⁷ De plus, il a confié à Giunta, alors doctorante à l'Université de Provence « Aix-Marseille I » (1994-1999), l'étude des inscriptions funéraires de Ghazni, un projet qui était interrompu depuis la disparition de Bombaci en 1979.³⁸ La thèse de Giunta, dirigée par l'épigraphiste française Solange Ory et soutenue en 1999, et la publication qui a suivi (2003) ont inauguré une nouvelle phase des études sur l'histoire matérielle et culturelle de la Ghazni islamique.³⁹

En 2004, après le décès de Scerrato, Giunta a été chargée de la direction d'un projet nommé *Islamic Ghazni. An IsIAO Archaeological Project in Afghanistan* ayant pour objectif d'accomplir l'étude des sites islamiques de Ghazni et de la documentation archéologique collectée pendant les campagnes passées et récentes de la MAIA.⁴⁰ Ce projet, affilié à l'Università degli Studi di Napoli « L'Orientale » depuis la fermeture de l'IsIAO en 2012, est encore en cours à l'heure actuelle. Au fil des ans, l'équipe s'est agrandie et plusieurs axes de recherches se sont dessinés. La phase préliminaire a consisté à mettre de l'ordre dans les archives, ce qui s'est traduit par la création d'une base de données informatisée des matériaux archéologiques. Cette base, accessible à tous les membres du projet, réunit les informations et photographies transmises par les premières missions, ainsi que les photos numériques réalisées dans les années 2000 et les notices relatives aux objets non inventoriés.

³⁶ Communication personnelle de Thomas Lorain (DAFA), février 2016.

³⁷ Scerrato 1995, p. 94-96. Scerrato a laissé inachevée cette étude qui, pourtant, a récemment abouti à des résultats dignes d'intérêt (1.2.1).

³⁸ Scerrato 1995, p. 97.

³⁹ Giunta 1999 ; *Id.* 2003a.

⁴⁰ Giunta 2005b ; *Id.* 2009, p. 99-103.

Cette entreprise d'archivage a jeté les bases pour une intense activité de recherche : Giunta a poursuivi l'étude des données archéologiques et épigraphiques,⁴¹ tandis que plusieurs mémoires de maîtrise, thèses et études ciblées ont été consacrées aux différentes classes de matériaux.⁴² Dans ce cadre, l'auteur de cette thèse a pris en charge les recherches sur le corpus d'inscriptions en langue persane d'époque ghaznvide (1.3).

Enfin, en 2012, grâce au financement de la Gerda Henkel Stiftung et avec le soutien de l'Università degli studi di Napoli « L'Orientale », un nouveau projet de diffusion scientifique a été lancé, sous le titre de *Buddhist and Islamic Archaeological Data from Ghazni, Afghanistan A multidisciplinary digital archive for the managing and preservation of an endangered cultural heritage*. Le projet, dirigé par Giunta, a pu compter sur la collaboration de deux coordinateurs afghans : Ġulām Naqšband Rajabī (Ghazni, collaborateur de la mission depuis les années 1960) et Ajmal Yār (Musée National de Kaboul) et a abouti à la création d'une archive numérique de la mission, comportant une section bouddhique et une section islamique.⁴³ Dans la section « Islamic Ghazni » sont actuellement disponibles les fiches techniques et les illustrations de 1.400 éléments en marbre et albâtre, en plus de plusieurs reconstitutions graphiques des sites et des matériaux et de quelques informations générales concernant les activités de la mission.⁴⁴ Cette plateforme est destinée à être enrichie dans le futur proche ; son but est de rendre accessibles à la communauté scientifique et à un public plus large des collections de matériaux peu connues, ainsi que de fournir un outil pour la formation de professionnels afghans qui s'engagent dans l'étude et la sauvegarde du patrimoine culturel.

⁴¹ Giunta 2003*b* ; *Id.* 2005*a* ; *Id.* 2010*a*, *Id.* 2010*b* ; Giunta et Bresc 2004.

⁴² En particulier, Martina Rugiadi a entrepris l'étude des éléments de décor architectural en marbre et albâtre (Rugiadi 2007 ; *Id.* 2009 ; *Id.* 2010*a* ; *Id.* 2010*b* ; *Id.* 2012) ; Simona Artusi s'est concentrée sur le décor architectural en brique cuite et en brique cuite et stuc (Artusi 2009*a* ; *Id.* 2009*b*) ; Agnese Fusaro a analysé le matériel céramique (Fusaro 2014 ; *Id.* 2015) ; Valentina Laviola a examiné les métaux afghans documentés par la MAIA (Laviola 2016) ; Martina Massullo s'est dédiée à l'étude des monuments et inscriptions funéraires de Ghazni datant du IX^e/XV^e au XII^e/XVIII^e s. (Massullo 2015) ; Carlotta Passaro travaille aux reconstitutions graphiques du plan et du décor architectural du palais.

⁴³ Voir < <http://ghazni.bradypus.net/> > (mis en ligne en 2014, dernière consultation juillet 2017).

⁴⁴ Les renvois à cette archive numérique seront indiqués dorénavant par la référence abrégée « *Islamic Ghazni* ».

1.2 Le palais mis au jour par les fouilles

1.2.1 Le plan

Le premier chantier archéologique de la MAIA à Ghazni a été ouvert dans la plaine appelée aujourd'hui *Dašt-i Manāra*, à environ 300 m à l'est du minaret de Mas'ūd III, où était visible une plateforme mesurant plus de 100 m par côté (Pl. II.1, n° 2). À l'intérieur du périmètre de cette plateforme, du côté ouest, se dressait un mausolée à coupole connu sous le nom de *ziyāra* de Sulṭān Ibrāhīm (ou du Sulṭān Ḥalqūm) où étaient remployés de très nombreux éléments de décor architectural en marbre. Le côté oriental et une partie du côté septentrional de la plateforme montraient les signes des tranchées creusées par des fouilleurs clandestins et de la dégradation des structures sous-jacentes.⁴⁵ Les fouilles, commencées dans le secteur sud-ouest de l'enceinte, ont mis au jour les fondations d'un palais royal.

L'enceinte montre une forme trapézoïdale irrégulière (env. 150 × 120 m), conditionnée par la présence, au sud, d'un enclos rectangulaire (env. 350 × 120 m) probablement préexistant,⁴⁶ et, au nord, par le tracé d'une des routes anciennes traversant le *Dašt-i Manāra* (Pl. IV.1). Cette route passait probablement à l'intérieur du complexe et séparait la façade du palais d'une série de cellules adjacentes au mur nord de l'enceinte, interprétées par les archéologues comme les boutiques d'un bazar.⁴⁷ La reconstitution du plan du palais s'appuie sur les structures mises au jour, complétées à partir de l'hypothèse d'une symétrie de l'axe nord-sud (Pl. IV.2).

Les fouilles se sont concentrées sur le secteur médian du palais, organisé autour d'une cour centrale (50,60 × 31,90 m) délimitée par un trottoir (hauteur 15 cm ; profondeur 4,5 m), sur lequel ouvrent quatre *īvāns* de dimensions inégales ainsi que 32 antichambres, dont la plupart donnent accès à des salles postérieures. Les *īvāns* occidental et oriental sont également précédés par une antichambre, contrairement aux deux autres *īvāns*. L'*īvān* nord (« XVII ») est connecté au vestibule d'entrée du palais, flanqué par deux larges salles à plan carré dont la fonction est incertaine. L'*īvān* sud (« I ») est le plus grand

⁴⁵ Bombaci 1959, p. 19 ; Scerrato 1959, p. 23-25. Sur les marbres remployés dans la *ziyāra* de Sulṭān Ibrāhīm, voir Rugiadi 2007, p. 1283-90 ; Laviola 2015, p. 45-47 ; ainsi que 5.2.1.

⁴⁶ Scerrato (1959, p. 24, 30, 31) a interprété l'enclos (A), ainsi qu'un autre de plus grandes dimensions qui le flanquait sur le côté ouest (B), comme les vestiges d'une cité ou d'un campement militaire préislamique, possiblement reconverti en enceinte de chasse ou en garnison à l'époque ghaznavide. Sur l'hypothèse de l'utilisation de l'enclos A comme *maydān*, voir Allegranzi 2014, p. 113.

⁴⁷ Scerrato 1995, p. 549.

(9,20 × 6,50 m), il donne accès à la salle du trône de plan carré et surmontée d'une coupole (« salle II »). À l'ouest de cette salle a été identifié un complexe résidentiel organisé autour d'une cour centrale carrée (« appartement III ») ; un appartement de dimensions inférieures (« appartement IV ») est visible au nord-ouest de l'appartement III. Enfin, une petite mosquée hypostyle (env. 17×11 m) est accessible depuis l'angle nord-ouest de la cour centrale (« mosquée XIII ») : elle présente une niche de *mihrāb* quadrangulaire et les bases de deux séries de quatre colonnes.⁴⁸

Les fondations et les murs du palais sont principalement réalisés en pakhsa (pisé), pierre et brique crue, l'emploi de la brique cuite étant limité à certains points critiques de la structure. La cour centrale était pavée avec des dalles en marbre, dont plusieurs ont été trouvées *in situ*, tandis que le sol des salles couvertes était en briques cuites (Pl. V.1.a, b).

Dès les premières campagnes de fouilles, les archéologues s'étaient aperçus que le complexe palatial dégagé était le résultat de plusieurs phases consécutives de construction, occupation et abandon.⁴⁹ Les études de Giunta, Rosati et Carlotta Passaro sur la planimétrie du palais et l'alignement des murs ont permis d'identifier cinq principales phases de construction (Pl. V.2), complétées par des interventions secondaires. Sans trop rentrer dans les détails de ces recherches qui n'a pas encore abouti à des résultats définitifs, nous nous limiterons à constater que, si l'organisation de l'espace en trois cours parallèles semble avoir été défini dès les premières phases de construction, des transformations importantes de la cour centrale ont été conçues dans des phases ultérieures. En particulier, la troisième phase a vu la mise en place de deux *īvāns* (nord et sud) ainsi que d'une série de cellules dans le périmètre de la cour. Une quatrième phase semble avoir consisté en l'ajout des deux *īvān* latéraux (est et ouest) et des antichambres précédant les cellules, ainsi que la construction de la mosquée palatiale.

Les cinq phases qui émergent de l'étude planimétrique du palais et qui ont façonné son plan reflètent selon toute vraisemblance les rénovations et adaptations successives apportées au complexe pendant ses phases principales d'occupation, sous les Ghaznavides, les Ghūrīdes et, peut-être, les Khwārazm-Shahs. Il s'agit de transformations qui affectent la configuration générale du bâtiment et qui, au moins dans certains cas,

⁴⁸ Le plan du palais montre plusieurs similitudes avec celui du « Château du Sud » de Laškārī Bāzār, semblablement organisé autour d'une cour centrale (63 × 48,80 m) à quatre *īvāns*, Schlumberger et Sourdel-Thomine 1978, pl. 4.

⁴⁹ Scerrato 1959, p. 26.

semblent impliquer un changement de fonction de certaines structures. D'autres modifications limitées à des secteurs particuliers du bâtiment ont vu le jour après l'abandon du complexe, survenu au plus tard au moment de l'arrivée des Mongols (618/1221). Ces changements incluent : l'édification de la *ziyāra* dite de Sulṭān Ibrāhīm, fondée sur le périmètre de l'*ivān* ouest du palais ; l'aménagement de deux oratoires, le premier dans l'angle nord-ouest de la cour, le second dans l'angle sud-ouest, à l'intérieur de la salle VI ; la construction d'un podium (« piattaforma A ») dans l'angle nord-ouest de la cour, dont la fonction reste incertaine ; la réorganisation du vestibule d'entrée (Pl. VI.1). Finalement, deux petites nécropoles ont été aménagées à l'intérieur de l'enceinte du complexe : l'une devant la façade du palais, à proximité de l'enceinte, l'autre dans le secteur sud-est de la cour centrale. La première comporte neuf tombeaux ou éléments de tombes datant d'une période comprise entre le X^e/XVI^e et le XIII^e/XIX^e siècles, la seconde, plus récente, consiste en une quinzaine de fosses délimitées par des briques cuites.

Ces vestiges témoignent d'une occupation sporadique du complexe à l'époque post-mongole et d'un changement de destination radical des structures palatines, converties en lieux de dévotion et cimetières. Cependant, il est difficile d'établir l'époque pendant laquelle ce phénomène de « sacralisation » de l'ancien palais ghaznavide a été initié, et de déterminer si les oratoires, la *ziyāra* et les nécropoles ont surgi et fonctionné en même temps, et quels étaient leurs rapports réciproques.⁵⁰

1.2.2 Le décor architectural

Les fouilles du palais ont mené à la découverte d'une grande quantité d'éléments en marbre et albâtre, brique cuite et stuc – plus ou moins fragmentaires – qui témoignent de la richesse du décor architectural des structures originales.

Le marbre

L'emploi extensif du marbre comme matériau de décor architectural distingue Ghazni des autres sites de la région, où les résidences princières étaient principalement ornées de bas-reliefs en stuc et en brique cuite et par des peintures murales, tandis que l'usage du

⁵⁰ Pour une discussion sur le rapport possible entre la *ziyāra* de Sulṭān Ibrāhīm et la nécropole septentrionale, voir Laviola 2015, p. 45-47.

marbre reste limité à des rares stèles funéraires.⁵¹ L'abondance de marbre à Ghazni – dont témoigne un corpus d'environ mille éléments de décor architectural, qui s'ajoute à une quantité importante de tombeaux – s'explique par la présence d'une carrière située à 5 km de la ville, découverte en 1958 pendant une prospection.⁵²

Plus de 550 éléments en marbre proviennent du site du palais. La plupart étaient utilisés pour le revêtement mural, le dallage, les bases et les chapiteaux des colonnes et le système hydraulique.⁵³ Plusieurs éléments relevés pendant les fouilles sont issus de panneaux de revêtement mural de dimensions considérables, ornés de bas-reliefs finement sculptés qui évoquent les dessins des tissus. Nous nous référons en particulier à un groupe de 15 fragments à décor d'octogones sur fond d'entrelacs végétaux (Fig. 1), ainsi qu'à un panneau rectangulaire (divisé en plusieurs fragments) orné d'assemblages de quatre demi-palmettes formant des « tourbillons » (Fig. 2).⁵⁴

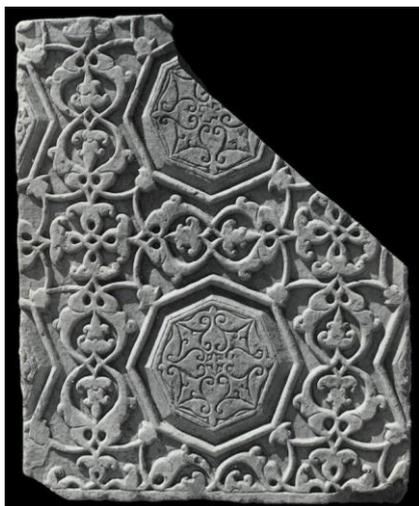


Fig. 1 Fragment de panneau aux octogones
N° inv. C2888 (77 × 95 × 6 cm), © IsIAO, DepCS 637/11



Fig. 2 Fragment de panneau aux tourbillons
N° inv. C5783 (120 × 6 cm), © IsIAO, DepCS 3335/4

Trois éléments en marbre méritent une mention spécifique pour leur forme particulière et pour les indices historiques qu'ils comportent (voir aussi 1.2.3) : il s'agit

⁵¹ Rugiadi 2010a, p. 297, 298. L'auteur signale néanmoins l'emploi de marbre sculpté sur certains sites umayyades (Grande mosquée de Damas, II^e/VIII^e s.) et 'abbāsides (Jawsaq al-Ḥāqānī, Samarra, III^e/IX^e s.), ainsi que la présence d'éléments de décor architectural en albâtre à Nīšāpūr (IV^e-V^e/X^e-XI^e s.).

⁵² Bombaci 1959, p. 8 ; *Id.* 1966, p. 6. Bombaci a supposé que la carrière était déjà exploitée à l'époque médiévale, cependant, aucune analyse pétrographique n'a été conduite qui puisse prouver la provenance des marbres ghaznavides de ce gisement, Rugiadi 2007, p. 1052-57.

⁵³ Pour un aperçu plus détaillé des formes et fonctions des marbres provenant du palais, voir Rugiadi 2007, p. 1283-86 ; *Id.* 2010a, p. 299, 300.

⁵⁴ Cf. *Islamic Ghazni*, « Panel with octagons pattern (type 3) » ; « Panel with whirls pattern (type 9) ». Scerrato (1962, p. 269) a avancé l'hypothèse que les marbres à décor de tourbillons proviennent du décor mural de l'*ivān* sud (I).

de la partie supérieure d'un arc, remployé, au moment de sa découverte, dans le *mihrāb* de la ziyāra de Sulṭān Ibrāhīm (Fig. 3), ainsi que de deux balustres ajourés de typologie identique qui ont été mises au jour au cours des fouilles devant la mosquée XIII (Fig. 4.a, b).⁵⁵

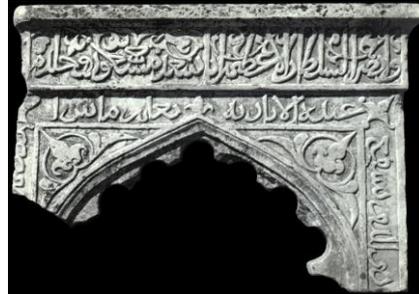


Fig. 3 Sommet d'un arc à encadrement épigraphique
N° inv. C2952 (72 × 100 × 12 cm), © IsIAO, DepCS 572/1

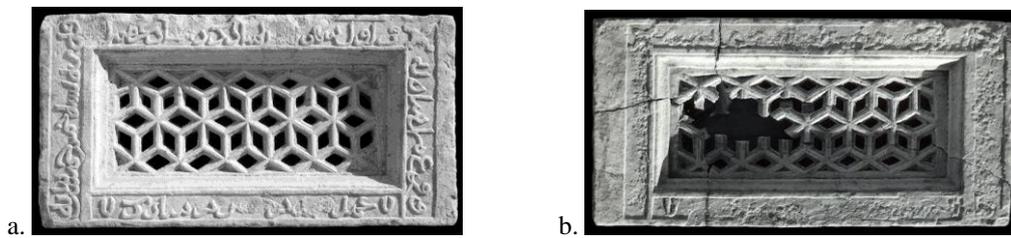


Fig. 4 Balustres ajourés à encadrement épigraphique
a. N° inv. C2975 (92 × 48 × 12,5 cm) ; b. N° inv. C2976 (94 × 48 × 11 cm), © IsIAO, DepCS 1220/7, 10

Mais la typologie qui est de loin la plus répandue (450 objets entiers ou fragmentaires) est celle des plaques qui revêtaient les parties inférieures des murs. Deux types de plaques sont largement attestés dans le palais, nous allons les nommer « dado 2 » (112 objets) et « dado 14 » (338 objets), d'après le système de classification établi par Martina Rugiadi.



Fig. 5 Plaque « dado 2 »
N° inv. C6109 (72 × 59,9 cm), © IsIAO, DepCS 3905/2



Fig. 6 Plaque « dado 14 »
N° inv. C6140 (74,5 × 45 cm), © IsIAO, DepCS 3884/10

⁵⁵ Adamesteanu 1960, p. 24 ; Bombaci 1966, p. 64.

Les plaques du type « dado 2 » (Fig. 5) ont une hauteur moyenne de 75 cm et une largeur variable entre le 20 et le 65 cm. Elles présentent un décor sculpté en bas-relief qui s'organise sur trois registres horizontaux : le registre supérieur (h. 10 cm environ) contient une inscription en écriture cursive ; le registre médian (h. 58 cm environ) est orné par une suite d'arcs trilobés alternés avec de motifs végétaux ; le registre inférieur (h. 6 cm environ) montre deux tiges de feuilles bilobées entrelacées. Les inscriptions ainsi que les motifs ornementaux des registres inférieurs étaient conçus pour se poursuivre sans solution de continuité d'une plaque à l'autre. Le contenu des inscriptions est assez répétitif et correspond à des formules de vœux en langue arabe. Aucune des plaques de cette typologie n'a été trouvée dans sa localisation première, mais le fait que la plupart d'entre elles proviennent de la zone septentrionale du palais laisse supposer qu'elles composaient à l'origine le lambris de la façade et du vestibule d'entrée.⁵⁶

Les plaques du type « dado 14 » (Fig. 6) ont des dimensions similaires à celles des objets que nous venons de décrire, bien que certaines atteignent une largeur de 80 cm et que le bandeau épigraphique soit généralement plus haut (12,5-14,5 cm). Elles présentent également un décor tripartite : le registre supérieur contient une inscription en écriture coufique fleurie ; le registre médian montre une série d'arcs trilobés entrelacés meublés de décors végétaux divers ; le registre inférieur présente deux tiges de feuilles bilobées entrelacées comparables à celles qui ornent la base des lambris de type « dado 02 ».⁵⁷ Les plaques « dado 14 » faisaient partie à l'origine du lambris des antichambres qui entouraient la cour centrale du palais, comme en témoignent 44 exemplaires trouvés in situ dans huit antichambres situées sur trois des quatre côtés de cette cour (ouest, est, nord).⁵⁸ Disposés en séquence, leurs bandeaux épigraphiques composaient des textes poétiques en langue persane moderne. La forme et le contenu de ces inscriptions constituent l'objet principal de cette thèse, et seront discuté en détail aux chapitres 6-8.

En dehors des plaques « dado 14 », les seuls éléments en marbre trouvés *in situ* dans le palais sont les huit bases de colonnes de la mosquée XIII, qui probablement étaient surmontées par des colonnes en bois (Pl. VI.2), et plusieurs dalles de pavage de la cour centrale (Pl. V.1.a). Des indices significatifs concernant les méthodes de travail des ouvriers nous sont fournis par des signes incisés sur ces dalles ainsi que sur de nombreuses

⁵⁶ Scerrato 1995, p. 549 ; Rugiadi 2010a, p. 300.

⁵⁷ Ces tiges peuvent être alternativement orientées vers la droite ou vers la gauche. Les dispositifs de l'arc trilobé et de la double tige feuillue sont très répandus dans le répertoire iconographique des marbres ghaznavides, voir Rugiadi 2010b et 9.1.3.

⁵⁸ Sur la provenance et l'agencement originel des plaques, voir 5.1.

plaques issues des lambris. Ces signes étaient apposés sur une partie non décorée de la surface et, bien qu'ils aient été rapprochés de certains signes numériques ou alphabétiques indiens, n'ont pas pu être décodés de manière satisfaisante jusqu'à présent. Les signes incisés sur les plaques ont été interprétés en tant que marques de séquences, destinés à indiquer la position dans laquelle l'objet devait être installé une fois sa décoration achevée (Pl. VII.1).⁵⁹ En revanche, les signes sculptés sur les dalles correspondent probablement à des marques de tâcherons, destinées à quantifier le travail accompli par un ouvrier ou par une équipe en vue de sa rétribution (Pl. VII.2).⁶⁰

La brique cuite et le stuc

L'étude du vaste corpus d'éléments de décor architectural en brique cuite provenant de Ghazni (4000 objets environ) est rendue compliquée par le mauvais état de conservation des matériaux. La plupart de ces objets proviennent des fouilles du palais, puisque les éléments en brique cuite n'ont pas été soumis à un phénomène de déplacement et remploi comparable à celui que les marbres ont connu. Simona Artusi a entrepris le travail de catalogage et analyse des matériaux en brique cuite (ou en brique cuite et stuc), qui a abouti à une classification tenant compte de leurs forme et fonction, des techniques de fabrication et mise en œuvre, des motifs décoratifs, etc.⁶¹ Sans nous attarder sur cette typologie, nous allons présenter rapidement les formes les plus souvent attestées, afin de rendre plus complet notre aperçu du décor architectural du palais. Nous intégrons à l'analyse des matériaux en brique cuite celle des objets en stuc, plus rares, qui sont souvent combinés à des éléments en brique cuite ou bien en imitent les décors.

⁵⁹ Un parallèle intéressant est constitué par le marquage des carreaux en céramique composant le décor architectural de certains monuments du Khwarazm datant d'une période plus tardive (VIII^e-XIII^e/XIV-XIX^e s.), voir O'Kane 2016.

⁶⁰ Bombaci 1966, p. 7, 8 ; Rugiadi 2007, p. 1065-66 et *Id.* 2011, p. 7, 8. Nous pouvons évoquer comme parallèle de ces marques les « tampons » sur les briques du dallage du palais de Naṣr b. Sayyār à Samarkand (II^e/VIII^e s.), qui comportent un nom ou un titre et qui ont été interprétés en tant qu'indicateurs des contributions versées en nature par les personnages mentionnés à l'entreprise de construction du palais, voir Grenet 2008, p. 20-22, fig. 2.

⁶¹ Artusi 2009a ; *Id.* 2009b.

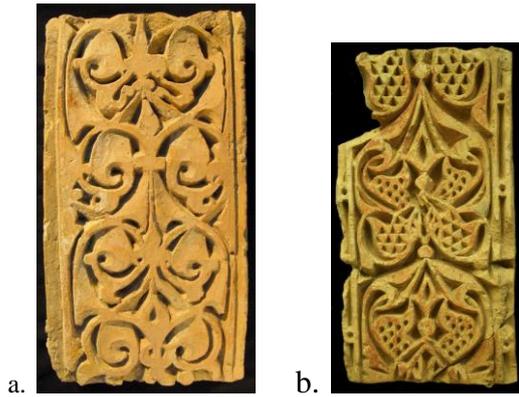


Fig. 7 Panneaux en brique cuite sculptée
 a. N° inv. C5631 (53,5 × 27 cm), © IsIAO (2004)
 b. N° inv. C1161 (28 × 31 cm), © IsIAO (2007)



Fig. 8 Calotte avec assemblage de type mosaïque
 N° inv. C2716 (57 × 41 cm), © IsIAO (2007)

À l'intérieur du palais, si le marbre était particulièrement employé pour couvrir le lambris des murs, la brique cuite était surtout appliquée sur les parties supérieures des parois et sur les couvertures. Parmi les éléments entièrement réalisés en brique cuite, nous relevons de nombreux panneaux à décor végétal sculpté (Fig. 7). Les briques peuvent également être taillées et posées sur un lit de mortier selon un assemblage de type mosaïque, comme le montrent certains fragments de calotte sphérique provenant probablement du revêtement d'une voûte ou d'une coupole (Fig. 8).

Plusieurs éléments architecturaux en brique cuite – colonnettes, petits piliers, chapiteaux, éléments de jonction, etc. – n'ayant pas une fonction structurale mais principalement décorative sont également attestés (Pl. VIII.1). Nous remarquons que les différentes typologies d'objets que nous avons évoquées sont ornées par des motifs végétaux, géométriques et épigraphiques qui se rapprochent dans plusieurs cas des décors sculptés sur les marbres.

En ce qui concerne les objets entièrement réalisés en stuc, plusieurs fragments d'éléments de revêtement comportent un décor végétal sculpté identique à celui de certains exemplaires en brique cuite. Nous signalons en outre qu'un panneau à encadrement épigraphique en stuc sculpté était probablement inséré dans le fond du *mihrāb* de la mosquée du palais, comme le suggèrent plusieurs fragments relevés devant la niche de prière (Fig. 9).



Fig. 9 Fragments de panneau en stuc (*mihrāb* de la mosquée XIII ?)
© IsIAO (2006)

L'emploi de la brique cuite combinée au stuc est attesté par des panneaux de taille considérable (env. 1 × 3 m) qui relèvent de deux types principaux : dans le premier type, des briques cuites posées sur le chant donnent forme à des entrelacs géométriques dans lesquels sont insérés des carreaux en stuc à décor végétal (Fig. 10). Dans le deuxième type, les briques composent une inscription en saillie sur un fond en stuc alvéolé (Fig. 11).



Fig. 10 Fragment de panneau à décor géométrique et végétal (Palais, antichambre XIV)
N° inv. C6193, © IsIAO, DepCS 206

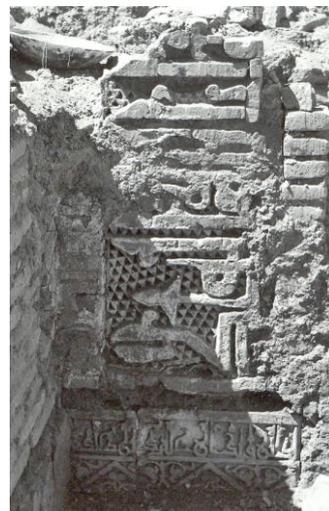


Fig. 11 Fragment de panneau à décor épigraphique (Palais, antichambre XIIIId)
N° inv. C6187, © IsIAO, DepCS 1745/11

Certaines sections de ces panneaux étaient conservées *in situ* sur les murs des antichambres du secteur nord-ouest de la cour centrale du palais, au-dessus du registre occupé par le lambris en marbre (Fig. 12). Mais de nombreux fragments relevés dans plusieurs secteurs de la fouille démontrent que ce dispositif décoratif était répandu à l'intérieur du palais et témoignent de la grande variété des schémas décoratifs adoptés.

Par ailleurs, des variations significatives dans les techniques d'exécution et dans le degré d'élaboration des grilles géométriques et des décors des carreaux ont conduit Artusi à envisager que les panneaux en brique cuite et stuc soient issus de productions chronologiquement distinctes et que certains d'entre eux aient subis des remaniements (voir 1.2.3).

L'architecte Passaro a proposé plusieurs reconstitutions des schémas géométriques obtenus en assemblant les fragments en brique cuite issus de ces panneaux (Pl. VIII.2).⁶² En recoupant les données archéologiques et les caractéristiques techniques des matériaux, cette dernière a pu également réaliser un rendu graphique du décor architectural des antichambres, qui montre l'agencement probable et le rapport entre les différents éléments en marbre et en brique cuite (Fig. 13).

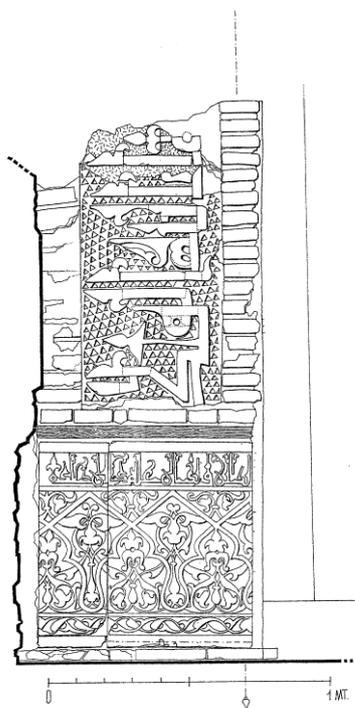


Fig. 12 Restitution graphique du mur du fond de l'antichambre XIIIId
G. Ioppolo, © IsIAO (1966)

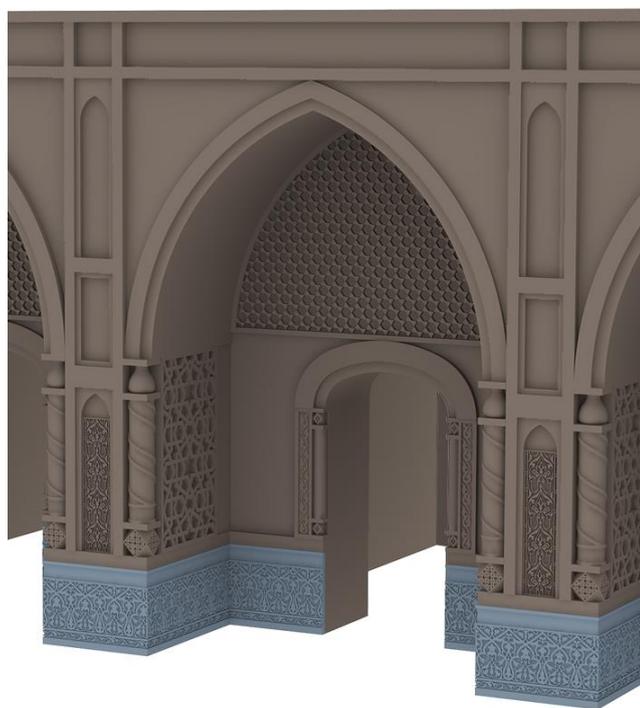


Fig. 13 Reconstitution graphique du décor architectural des antichambres
C. Passaro, © IsIAO (2014)

Pour chercher à saisir l'effet que devait produire le décor architectural de la cour centrale sur le visiteur du palais, un dernier aspect qu'il faudra considérer est celui du chromatisme des surfaces, presque complètement effacé aujourd'hui. Bombaci a pu observer des traces de la coloration originelle des plaques « dado 14 » – bleu lapis-lazuli

⁶² Ces reconstitutions ont été réalisées dans le cadre du mémoire de Master en architecture de Passaro, préparé à l'Università degli studi di Napoli Federico II (2014).

sur le relief, rouge carmin sur le fond – et Scerrato a proposé que le rouge servait de base à la dorure.⁶³ Les fragments de briques cuites ont conservé des traces plus évidentes de leur coloration originelle en ocre rouge, jaune, orange, noir et en plusieurs nuances de bleu.⁶⁴

1.2.3 Les indices chronologiques

Parmi les nombreuses inscriptions relevées dans le site du palais, seuls quelques textes fragmentaires nous transmettent des informations historiques. Les premiers documents que nous citons sont les inscriptions de l'arc et des deux balustres ajourés en marbre provenant de la zone occidentale de la cour centrale (Fig. 3, 4). Le bandeau épigraphique au sommet de l'arc contient une partie d'une inscription historique en écriture cursive ornée par un rinceau végétal, comportant le *laqab*, la *kunya* et le nom du souverain ghaznavide Mas'ūd III (492-508/1099-1115) : *al-sulṭān al- a'zam Abū Sa'd Mas'ūd*. Le verset du trône (Coran II, 255) est inscrit dans une écriture plus sobre dans le cadre de l'arc.⁶⁵ Quant aux balustres, une inscription cursive court dans le cadre de la face principale ainsi que sur un côté de chaque objet. Sur le balustre n° inv C2975 (Fig. 4.a) l'inscription est entièrement préservée, tandis que sur le n° inv. C2976 (Fig. 4.b), le texte a été martelé à une époque inconnue. Bombaci a fourni une lecture des sections lisibles de ces inscriptions et il a reconnu sur le premier balustre (n° inv C2975) un texte de construction contenant le nom de l'architecte, Muḥammad b. Ḥusayn b. Mubārak, et une date de fin de travaux, correspondant au 1^{er} *ramaḍān* 505 / 1-2 mars 1112.⁶⁶ Cette date tombe vers la fin du règne de Mas'ūd III et, conjointement avec le témoignage de l'arc, confirmerait selon Bombaci l'attribution du palais à ce souverain.

Plus récemment, un examen attentif du deuxième balustre (no inv C2976) a révélé que l'inscription martelée contenait un texte de construction identique au précédent, sauf pour le nom de l'architecte (ici : 'Uṭmān b. [...] b. [...]) et pour sa distribution sur les côtés du balustre.⁶⁷ L'absence dans les inscriptions des balustres d'une désignation de l'édifice qui a fait l'objet des travaux ainsi que du nom du commanditaire représente une anomalie pour un texte de construction. Cette observation a poussé Giunta à mener des enquêtes

⁶³ Bombaci 1966, p. 8. Pour les résultats des analyses archéométriques des pigments conservés sur un fragment en albâtre, voir Rugiadi 2012a.

⁶⁴ Artusi 2009a, p. 32.

⁶⁵ Bombaci 1959, p. 20.

⁶⁶ Bombaci 1966, p. 3, 4.

⁶⁷ Giunta 2010a, p. 123, 124.

plus approfondies, s'appuyant sur la conviction que les inscriptions des balustres s'inséraient dans un programme épigraphique plus large qui complétait les informations manquantes. La présence sur l'arc du nom de Mas'ūd III et le fait que la largeur de cet élément coïncide, à quelques centimètres près, avec celle des balustres ont laissé supposer que les trois marbres pouvaient être issus d'une seule structure, peut-être située à proximité ou à l'intérieur de la mosquée, d'après leur lieu de découverte. À la suite de nombreuses tentatives d'assemblage, l'hypothèse la plus récente est que les trois éléments faisaient partie d'un petit kiosque (Fig. 14) qui aurait pu servir de *minbar* dans la mosquée XIII. Cela pourrait impliquer que les inscriptions ne se réfèrent pas à la construction du palais dans son ensemble, mais à l'ajout de la mosquée à ce complexe.⁶⁸



Fig. 14 Essai de reconstitution
du *minbar* de la mosquée
R. Giunta et C. Passaro, © IsIAO (2016)



Fig. 15 Margelle de puits avec
inscription au nom de Mas'ūd III
N° inv. C2977 (36 × 29 cm), © IsIAO, DepCS 1226/6

Si les travaux de construction achevés à l'époque de Mas'ūd III ne coïncident probablement pas avec la phase de fondation du palais, ils semblent néanmoins avoir comporté une réorganisation importante de l'architecture et du décor de la cour centrale. Un autre indice épigraphique qui nous parle de cette rénovation est constitué par une margelle de puits relevée en face de la *ziyāra* de Sultān Ibrāhīm, portant inscrit le nom de Mas'ūd [III], suivi par le début de son *nasab* : *Mas'ūd b. ẓah[īr ...]* (Fig. 15).⁶⁹

⁶⁸ Giunta a présenté cette reconstitution à l'occasion de la conférence *The Architecture of the Iranian World 1000-1250* (St. Andrews, 21-24 avril 2016).

⁶⁹ Giunta 2005a, p. 542 ; Giunta 2010a, p. 125 ; cf. *Islamic Ghazni*, n° inv. C2977. Le père de Mas'ūd, Ibrāhīm, portait à la fois les titres de *Ẓahīr al-milla* et *Ẓahīr al-dawla*, cf. Giunta et Bresc 2004, p. 193.

Certains autres documents épigraphiques provenant du site du palais semblent issus d'un texte historique : parmi ceux-ci, un fragment d'inscription sur un élément en marbre date probablement d'une époque précédant le règne de Mas'ūd III ; d'autres, réalisés en brique cuite et stuc, peuvent être attribués à une phase ultérieure.

L'inscription sur marbre apparaît sur un fragment de cadre provenant de la salle du trône (Fig. 16). La portion subsistant du bandeau épigraphique contient trois titres honorifiques - *al-šayḥ al-jalīl al-sa[yyid ...]* – qui composent vraisemblablement la partie initiale de la titulature d'un personnage éminent de l'entourage ghaznavide et qui étaient assez courants à Ghazni, comme le démontre leur emploi dans les inscriptions funéraires.⁷⁰



Fig. 16 Fragment de cadre en marbre avec inscription coufique
N^{os} inv. C2781, C2784 (23 × 29 cm), © ISIAO, DepCS 431/9

L'inscription est exécutée dans une graphie coufique sobre et assez rigide qui trouve des parallèles dans la production ghaznavide datant de la fin du IV^e/X^e et du début du V^e/XI^e siècle. De plus, la frise végétale visible sur le fragment offre des similarités frappantes avec certains motifs ornant le tombeau de Sebūktigīn (m. 387/997), le fondateur de la lignée Ghaznavide.⁷¹ La présence de titres non royaux et sa découverte dans la salle du trône du palais accentuent l'intérêt de ce document qui est en cours d'étude par Giunta à l'heure actuelle.

Trois fragments d'un bandeau épigraphique réalisé en briques cuites sur un fond de stuc alvéolé (h. 60 cm environ), relevés en face des antichambres LIII-LVI dans la zone nord-est de la cour, contiennent la partie initiale de trois titres royales : *al-sulṭān* ; *al-mu'azzam* ; *al-mu'min* (?) (Fig. 17.a-c). En se basant sur les comparaisons avec les

⁷⁰ Voir Giunta 2003a, p. 362. Dans le *Tarīḥ-i Bayhaqī*, les mêmes titres ouvrent une lettre adressée au chef de la chancellerie, Abū Naṣr Muškān, en 424/1033 (Bayhaqī, II, p. 509 et trad. II, p. 15). Le titre *šayḥ* est également utilisé pour désigner une autorité religieuse, et, à partir du VI^e/XII^e s., il sera de plus en plus utilisé en référence à des maîtres soufis.

⁷¹ Giunta, communication récente (St. Andrews, avril 2016).

titulatures connues et sur l'analyse paléographique, Giunta a proposé que ces fragments aient fait partie d'une inscription au nom du Ghūride Mu'izz al-dīn Muḥammad b. Sām (569-602/1173-1206).⁷²



Fig. 17 Fragments de bandeau épigraphique en brique cuite et stuc avec inscription cursive
a. N° inv. C5784 © IsIAO (2004) ; b. N° inv. C2719, © IsIAO, DepCS 3831/9 ; c. N° inv. C5612, © IsIAO, DepCS 3314/4

Enfin, nous signalons la présence d'un fragment d'inscription visible dans l'encadrement épigraphique d'un panneau en marbre à décor d'octogones. Le texte conservé offre la formule d'introduction d'une date : *fī ayyām al-dawla al- 'āliya* (« dans les jours du noble règne [...] »).⁷³ Malheureusement, la date et le nom du souverain sont perdus et dans les autres fragments des panneaux de la même typologie, l'encadrement épigraphique est absent ou très abîmé. Les caractéristiques stylistiques de l'inscription et de son support suggèrent néanmoins une datation comprise entre la fin du V^e/XI^e et le début du VI^e/XII^e siècle, donc antérieure à l'époque ghūride. Par ailleurs, aucun élément de décor architectural en marbre relevé dans le site du palais ne semble être postérieur à l'époque ghaznavide.⁷⁴

En revanche, le fait que les fragments d'inscriptions en brique cuite et stuc contiennent les titres d'un souverain ghūride ne saurait nous surprendre : en effet, certains panneaux trouvés *in situ* dans la zone nord-ouest de la cour centrale, et décorés de semblables inscriptions en brique cuite sur un fond de stuc alvéolé ou d'entrelacs géométriques de type complexe, peuvent également être attribués à une production post-ghaznavide.⁷⁵ Fait assez significatif, tous ces éléments ont été relevés dans le secteur septentrional de la cour, montrant les traces d'au moins deux incendies qui auraient pu endommager les décors originaux. Ces témoignages divers pourraient démontrer que le Ghūride Mu'izz al-dīn avait occupé le palais et rénové certaines de ses structures dans le dernier quart du VI^e/XII^e siècle, après avoir obtenu le contrôle de Ghazni en 569/1173-74 (4.1.3).

⁷² Giunta 2010a, p. 126, 127. La titulature complète de Mu'izz al-dīn est affichée par une inscription de fondation datée 599/1203 et provenant du village de Ramak, près de Ghazni (Giunta 2003b).

⁷³ Giunta 2005a, p. 545, 546 ; 2010a, p. 125 ; cf. *Islamic Ghazni*, n° inv. C3369.

⁷⁴ Rugiadi 2010a, p. 301.

⁷⁵ Artusi 2009a, p. 213-24.

1.3 Le corpus d'inscriptions poétiques en persan

1.3.1 Définition du corpus

Cette thèse se propose d'analyser un corpus qui réunit tous les bandeaux épigraphiques préservés sur des plaques en marbre appartenant au type « dado 14 » (1.2.2).⁷⁶ Ce répertoire comprend un total de 228 plaques inscrites, dont 64 fragments.⁷⁷ Nous signalons que les plaques analysées ne constituent qu'un sous-groupe par rapport à l'ensemble de cette typologie qui s'élève à 419 éléments, dont un certain nombre ont perdu leur bandeau épigraphique. Nous avons néanmoins pris en compte toute inscription complète ou fragmentaire. Les bandeaux les mieux conservés affichent des extraits de textes poétiques en langue persane moderne, sculptés en relief dans une écriture coufique fleurie ; nous supposons par conséquent que les inscriptions les plus parcellaires présentaient à l'origine les mêmes caractéristiques. Dans certains cas, nous pouvons admettre que plusieurs fragments distincts soient issus d'un seul bandeau épigraphique.

Dans le catalogue joint à cette thèse, tous les éléments du corpus sont présentés à travers des fiches épigraphiques ordonnées selon le critère de la provenance archéologique. Le catalogue est articulé en trois parties :

- I. Plaques inscrites relevées *in situ* dans le palais (n^{os} cat. 1-44)
- II. Plaques inscrites relevées *ex situ* dans le palais (n^{os} cat. 45-169)
- III. Plaques inscrites relevées dans la zone de Ghazni (n^{os} 170-228)

Nous remarquons que 25% des inscriptions analysées n'ont pas été trouvées au cours des fouilles, ce qui nous mène à nous interroger sur la question de leur localisation première (voir 5.2). Face à l'impossibilité de déterminer la provenance de plusieurs plaques, nous avons décidé d'appliquer la même méthode d'analyse à tous les bandeaux épigraphiques, mais nous prendrons le soin de préciser au cas par cas le lieu de découverte.

Lorsqu'elles sont connues, les informations sur la provenance des plaques, sont indiquées dans le catalogue et seront globalement analysées dans le chapitre 5. De plus, nous avons dressé un tableau récapitulatif qui réunit les données concernant la provenance et la localisation attestées par la mission avant 1978, ainsi que la dernière localisation connue (Annexe B). À propos de la localisation actuelle des 228 éléments qui composent

⁷⁶ Les termes « inscription » et « bandeau épigraphique » seront indifféremment utilisés au cours de notre travail pour désigner le segment de texte inscrit sur une plaque.

⁷⁷ Nous considérons comme « fragments » les inscriptions où moins de trois caractères sont visibles.

notre corpus, ce tableau montre que 58 objets ont été documentés à Ghazni entre 2002 et 2013 ; 90 sont conservés au Musée National de Kaboul ; 6 sont à Rome dans le Musée National d'Art Oriental « Giuseppe Tucci ». ⁷⁸ En outre, 13 plaques font partie de collections publiques ou privées à l'international ; ⁷⁹ 5 ont été publiées dans des catalogues de vente aux enchères, mais nous ignorons leur localisation actuelle. Finalement, la localisation de 56 objets reste inconnue à ce jour, mais nous ne pouvons pas exclure leur apparition future sur le marché de l'art. Face à cette dispersion des éléments composant le corpus et aux impératifs sécuritaires qui nous ont empêchée d'accomplir personnellement des missions de terrain en Afghanistan, notre étude repose essentiellement sur les informations contenues dans les archives de la MAIA et sur la documentation photographique réalisée au cours des campagnes passées et récentes de la mission.

Nous précisons que nous avons exclu du corpus trois inscriptions figurant sur des plaques similaires mais non identiques au modèle courant « dado 14 ».



Fig. 18 Plaque « dado 14a »
N° inv. C2890 (73×58 cm), © IsIAO, DepCS 635/1

La première de ces plaques a été relevée *ex situ* dans l'angle sud-ouest de la cour du palais (Fig. 18 et Pl. IX.1). L'écriture de son registre épigraphique se rapproche du coufique fleuri des inscriptions persanes étudiées, bien qu'elle montre un très haut degré de raffinement et une ornementation très riche. En revanche, les arcs et les arabesques végétales sculptés dans le registre médian offrent une composition plus élaborée par

⁷⁸ Les fragments de plaque précédemment conservés au « Centro Scavi » de l'IsIAO ont été transférés aux Universités « L'Orientale » à Naples et « La Sapienza » à Rome.

⁷⁹ Asian Art Museum de San Francisco (1 plaque), Brooklyn Museum de New York (1 plaque), Institut du Monde Arabe de Paris (1 plaque), Islamic Arts Museum Malaysia de Kuala Lumpur (1 plaque), Linden Museum de Stuttgart (1 plaque), Musée du Louvre de Paris (1 plaque), Princeton University Art Museum (1 plaque), Collection Khalili à Londres (2 plaques), Collection al-Şabāḥ au Koweït (4 plaques).

rapport à celle des plaques du corpus.⁸⁰ Dans le bandeau épigraphique figure le texte presque complet de la *basmala* – les trois dernières lettres du mot *al-rahīm* sont manquantes – et Bombaci avait supposé que cette formule aurait pu apparaître au début de l’inscription persane qui ornait le lambris de la cour centrale du palais.⁸¹ Or, les particularités décoratives de l’objet et la graphie de l’inscription semblent contredire cette hypothèse. Toutefois, sa provenance des fouilles du palais laisse supposer que cet élément faisait partie du décor architectural du bâtiment et son style permet de l’attribuer à la même époque que les plaques de notre corpus.



Fig. 19 Plaque « dado 14b »
N° inv. C2908 (68,5 × 76,5 cm), © IsIAO, DepCS 1216/7



Fig. 20 Fragment de plaque « dado 14b » (?)
N° inv. C2928 (18 × 19,5 cm), © IsIAO, DepCS 1217/1

Une plaque remployée dans le sol de la *ziyāra* de Sultān Ibrāhīm (Fig. 19 et Pl. IX.2) offre un décor comparable à celui que nous pouvons observer aux deux registres inférieurs des plaques « dado 14 ». Toutefois, elle se différencie de ce modèle par le style de coufique utilisé, caractérisé par des lettres assez épaisses et des décors végétaux plutôt grossiers ; cela nous a amenée à exclure son inscription de notre catalogue.⁸² Malheureusement, une large section du bandeau épigraphique est perdue et nous ne pouvons pas fournir une interprétation des cinq lettres visibles à la fin du bandeau, ni établir la langue de composition du texte (voir aussi 9.1.2).

Rugiadi a associé à la plaque que nous venons de décrire un fragment de bandeau épigraphique relevé dans la *ziyāra* d’Ibrāhīm (Fig. 20).⁸³ Cependant, nous remarquons que cette inscription offre un style de coufique encore différent et nous sommes enclin à

⁸⁰ Rugiadi (2007, p. 1085, 1086, 1146) a classé cet objet comme un sous-type autonome (« dado 14a ») et a remarqué que non seulement la composition, mais aussi les dimensions des différentes sections du bas-relief ne coïncident pas avec celles des plaques à inscription persane.

⁸¹ Bombaci 1966, p. 10.

⁸² Bombaci (1966, p. 10) et Rugiadi (2007, p. 1086, 1147) ont déjà noté la particularité de l’objet par rapport à la typologie courante des plaques avec inscription persane provenant du palais.

⁸³ Rugiadi 2007, p. 1086 (sous-type « dado 14b »).

considérer ce fragment comme étant issu d'un élément en marbre de typologie distincte du « dado 14 ».

Nous faisons aussi mention d'une plaque « dado 14 » de provenance inconnue, dont le bandeau épigraphique a été martelé jusqu'à rendre complètement illisible l'inscription (Fig. 21). Nous avons choisi de ne pas inclure cet élément dans notre catalogue, tout en lui réservant le même traitement qu'aux plaques ayant perdu leur bandeau épigraphique.



Fig. 21 Plaque « dado 14 » avec inscription martelée
N° inv. IG179, © ISIAO (2002)

Enfin, nous signalons que nous avons intégré au corpus quatre plaques parfaitement identiques aux autres exemplaires, qui n'ont jamais été documentées par la mission. Deux de ces plaques font partie de la collection de Nasser Khalili à Londres (n^{os} cat. 225, 226).⁸⁴ Les deux éléments restants ont paru dans des catalogues de vente aux enchères (n^{os} cat. 227, 228).⁸⁵ Ces découvertes fortuites nous mènent à envisager l'éventualité que d'autres plaques échappent encore à notre connaissance et que le répertoire soit susceptible de s'élargir dans le futur.

1.3.2 L'état de l'art

Les plaques en marbre du type « dado 14 » ont attiré dès les débuts l'attention des archéologues : une première plaque, relevée dans un endroit inconnu de Ghazni, a été publiée par Flury.⁸⁶ Plusieurs éléments du même type ont été découverts pendant les

⁸⁴ Rugiadi (sous presse).

⁸⁵ Bonhams 2003, n° 253, p. 85 ; Sotheby's 2015, n° 307, p. 99.

⁸⁶ Flury 1925, pl. X, fig. 2 ; cf. n° cat. 209.

premières campagnes de fouille dans le palais, dont un est reproduit dans le compte-rendu de Scerrato.⁸⁷ Dans ces premières publications, le texte des inscriptions n'est ni transcrit ni commenté. En revanche, en 1959, après la découverte des plaques *in situ* sur le côté ouest de la cour du palais, Adamesteanu a soumis leurs inscriptions à l'examen de ses collaborateurs afghans, Aḥmad 'Alī Kuhzād et 'Abdul Raūf, qui ont pu identifier les noms et les titres des souverains mentionnés dans cette section de l'inscription (voir 7.1.1).⁸⁸ Cependant, les annotations d'Adamesteanu restent vague au sujet de la nature de ces documents épigraphiques et nous pouvons supposer que les archéologues ignoraient encore à l'époque que ces textes composaient un poème en langue persane.

L'étude de Bombaci (1966)

L'étude monographique intitulée *The Kūfic Inscription in Persian Verses in the Court of the Royal Palace of Mas'ūd III at Ghazni*, publiée par Bombaci en 1966, a marqué une étape décisive pour la connaissance des documents épigraphiques auxquels nous nous intéressons. En effet, ce volume présente les photos, le texte et la traduction de 116 bandeaux épigraphiques, le tout accompagné d'une analyse approfondie du contexte archéologique et des caractéristiques paléographiques des inscriptions (des tableaux alphabétiques sont réalisés par l'auteur), ainsi que d'un commentaire de leurs contenus conçu dans une perspective historique.⁸⁹

En s'appuyant sur le témoignage fourni par les plaques trouvées *in situ* dans les antichambres situées sur trois côtés de la cour centrale, Bombaci a affirmé que ces objets composaient le lambris des antichambres ouvrant sur les quatre côtés de cette cour, ainsi que des quatre *īvāns* et, peut-être, des deux salles situées à l'arrière des *īvāns* nord et sud.⁹⁰ D'après cette hypothèse, les bandeaux épigraphiques donnaient vie à un texte continu qui se déroulait dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre, débutant sur le côté ouest de l'*īvān* nord ou du vestibule d'entrée du palais.⁹¹ Le corpus étudié par Bombaci se compose des inscriptions sculptées sur les 44 plaques trouvées *in situ* pendant les campagnes de fouille de 1959 à 1964, ainsi que de 72 plaques identiques par leurs

⁸⁷ Scerrato 1959, p. 37, fig. 31; cf. n° cat. 60.

⁸⁸ Adamesteanu 1960, p. 26.

⁸⁹ Nous signalons que Bombaci a analysé séparément les deux fragments qui composent le bandeau épigraphique n° 108 de notre catalogue (Bombaci 1966, n°s 55, 60). Ainsi, ses 116 bandeaux correspondent à 115 inscriptions dans la présente étude. Pour les concordances entre les numéros attribués par Bombaci et ceux de notre catalogue, voir Annexe A.

⁹⁰ Bombaci 1966, p. 6 et pl. IV.

⁹¹ Bombaci 1966, p. 11.

dimension, décor et style d'écriture, trouvées *ex situ* à l'intérieur du palais ou relevées ailleurs à Ghazni. Le savant a avancé l'hypothèse que tous ces objets puissent provenir du lambris de la cour centrale du palais fouillé – composée, d'après sa reconstitution, de plus de 510 plaques – sans exclure toutefois la possibilité que certaines d'entre elles aient pu faire partie du décor d'un autre bâtiment de la ville.⁹²

Nous devons toujours à Bombaci le mérite d'avoir reconnu dans les inscriptions conservées *in situ* sur le côté ouest de la cour (n^{os} cat. 1-36) des extraits d'un poème persan (*masnavī*) composé en mètre *mutaqārib*. Ce chercheur a également remarqué une altération prosodique des inscriptions provenant des côtés est et nord-est de la cour (n^{os} cat. 37-44) et il a suggéré que ce groupe de textes était composé en mètre *mujtass*, en s'appuyant en particulier sur l'analyse des inscriptions relevées dans l'antichambre LVII (n^{os} cat. 42-44). Quant aux plaques relevées *ex situ*, il s'est limité à constater que leurs textes ne semblent pas contredire les schémas prosodiques du *mutaqārib* et du *mujtass*.⁹³

À propos du contenu des inscriptions, Bombaci a affirmé que le *masnavī* était principalement consacré à la célébration de la dynastie ghaznavide et de ses exploits.⁹⁴ D'après son hypothèse, le poème passait en revue les membres de la lignée à partir de son fondateur, Sebūktigīn, jusqu'à Mas'ūd III, maître probable du palais : ce dernier aurait été mentionné sur le côté méridional de la cour, à proximité de la salle du trône. Quant aux vers composés en *mujtass*, le chercheur s'est limité à suggérer la présence, dans la partie finale de l'inscription, de références allégoriques à la construction du palais. Il a également observé que le contenu de plusieurs fragments d'inscription relevés *ex situ* dans le site du palais ou ailleurs était semblable à celui des sections de texte les mieux préservées. Cela est démontré par les références aux attributs et aux qualités morales des souverains, à leurs mérites religieux, mais aussi par les allusions à un jardin paradisiaque, qui pourraient s'insérer dans la description du palais.⁹⁵ Bien qu'aucun indice ne permette d'identifier l'auteur des vers inscrits, Bombaci a suggéré qu'il correspondait à l'un des poètes actifs à la cour de Mas'ūd III, notamment : Abū al-Faraj Rūnī, Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān, 'Uṭmān Muḥtārī et Majdūd Sanā'ī.⁹⁶

⁹² Bombaci 1966, p. 6, 7, 10.

⁹³ Bombaci 1966, p. 11-13.

⁹⁴ Bombaci 1966, p. 32-34.

⁹⁵ Bombaci 1966, p. 36.

⁹⁶ Bombaci 1966, p. 33.